

Briser le tabou des hommes battus

COUPLES La violence conjugale touche aussi les hommes

- Environ un homme meurt tous les treize jours sous les coups de sa compagne.
- Une autre réalité souvent occultée.

Lorsque Maxime Gaget, il y a cinq ans, échoue enfin à l'hôpital, il n'est qu'un « puzzle, dans la tête et dans le corps » : il subit huit opérations chirurgicales, se fait reconstruire le nez ainsi qu'une oreille. Il porte encore aujourd'hui de nombreuses cicatrices de cette année de calvaire, aux prises avec une femme violente, qu'il appelle Nadia dans le livre qu'il vient de publier aux éditions Michalon : *Ma compagne, mon bourreau*.

Grand timide avec les femmes, Maxime rencontre Nadia sur internet. Tout va très vite : la jeune femme, sans emploi avec deux enfants, le presse d'emménager chez elle, un minuscule appartement. Maxime accepte. En quelques semaines, elle le prive d'abord de carte bancaire puis de sa pièce d'identité, et brise ses lunettes. Les coups ne tardent pas à s'abattre sur le jeune homme : brûlure au couteau chauffé à vif, douche glacée, bouteille d'acide plaquée sur sa bouche, couteau sous la gorge. Coupé de sa famille et de ses amis, Maxime finit également par se faire virer de son travail.

Tétanisé, l'homme revient pourtant toujours vers son bourreau, sans se « défendre » : « Si une femme battue se défend, elle va susciter l'empathie. Si j'avais touché Nadia, je serais passé pour un monstre. Ça aurait été sa parole contre la mienne, explique-t-il.

Détruit, Maxime ne voit plus aucune issue : « Je me rappelais mon nom, mon prénom, ma date

de naissance. Mais après... Un zombie aurait été plus vivant. Les dernières semaines, je pensais de plus en plus au suicide, la suite n'avait plus d'importance. A quelques semaines près, c'était fini. » Son salut viendra finalement du frère de Nadia, qui contacte la famille de Maxime et la police.

Maxime a pris cinq ans pour écrire mot à mot son histoire et « briser le tabou » : « Au moment même où nous parlons, des hommes se font martyriser, rabaisser plus bas que terre. Environ un homme meurt tous les treize jours sous les coups de sa compagne », explique-t-il au *Figaro*, en se référant aux chiffres de l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales.

Le mois dernier, le magazine féminin français *Causette* consacrait également un dossier aux femmes violentes : « fausse tendance, vrai tabou ». Car si statistiquement, les femmes sont les premières victimes de la violence entre partenaires, ces chiffres ne doivent pas occulter une autre réalité.

« En ce moment même, des hommes se font martyriser, rabaisser plus bas que terre » MAXIME GAGET

En Belgique, il existe peu de chiffres. Les derniers datent de 2009 (voir ci-contre). Il n'existe pas non plus, comme en France, un numéro d'appel spécifique « SOS Hommes battus ».

Olivier Nyssens a fondé, il y a quelques années, une association baptisée « Relais Hommes », disoute aujourd'hui. Selon lui, la violence faite aux hommes reste un tabou énorme en Belgique, voire un sujet « interdit » : « Lors d'un congrès il y a dix ans sur les

violences conjugales, les gens sur le terrain reconnaissaient devant moi que les violences allaient

dans les deux sens. Mais on ne le dit pas tout haut. C'est politiquement incorrect : on se focalise sur les privilèges et les abus des hommes, mais on passe sous silence la souffrance dont ils sont les sujets. »

L'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes se défend d'une telle omerta : « Nous sommes toujours dans une optique où les femmes sont les principales victimes : les violences les plus graves, c'est-à-dire les violences physiques, s'abattent surtout sur elles, voire exclusivement, pour les violences sexuelles, explique Nicolas Belkacemi, expert au sein de l'Institut. Mais notre étude de 2009 avait précisément pour vocation de démontrer que les hommes aussi pouvaient être victimes. Nous sommes toujours dans une société empreinte d'énormément de stéréotypes : l'homme doit être fort, courageux, il ne se plaint pas. Nous devons continuer à déconstruire ces stéréotypes. »

Peu à peu, néanmoins, certaines initiatives révèlent une prise en compte de cette violence où victimes et bourreaux ne sont pas ceux que l'on croit. Si le numéro d'appel d'urgence pour les violences conjugales recueille encore peu de témoignages d'hommes, l'ASBL Praxis, qui accompagne les auteurs de violences entre partenaires, a ouvert récemment des groupes pour femmes. Pascal Bartholomé, accompagnateur et formateur dans l'antenne liégeoise de l'association explique que le discours sur les violences évolue progressivement : « Au début, on ne parlait que des femmes victimes. Ensuite, on a commencé à aborder la question des auteurs, d'abord des hommes donc. Il y a dix ans encore, les enfants étaient complètement absents du débat. Désormais, on parle des enfants témoins. Et on commence à abor-

der les femmes auteurs et les hommes victimes. Les représentations bougent et s'ouvre alors une autorisation de la parole autour de cela... » ■

ELODIE BLOGIE

EN CHIFFRES

14 % de femmes, 10 % d'hommes

Les derniers chiffres officiels relayés par l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes datent de 2009.

Les précédentes enquêtes remontaient respectivement à 1988 et 1998.

L'Institut souhaite lancer une nouvelle étude prochainement, mais doit réunir des fonds. Selon ces derniers chiffres donc, 14 % des femmes affirment avoir été victimes de violences (psychologiques ou physiques) entre partenaires durant les douze derniers mois.

Les hommes sont 10 % à le signaler également. Les violences physiques touchent 2 % des femmes et 0,8 % des hommes.

Selon cette étude, seules les femmes seraient victimes de violences sexuelles. En fonction de différents facteurs, l'enquête a également défini trois catégories de violences : « modérées », « graves » ou « très graves ». Si 5 % des femmes sont victimes de violences « très graves » selon l'étude, ce serait aussi le cas pour 1,7 % des hommes. L'étude indique également que les hommes parleraient plus difficilement de ce sujet, ce qui laisse supposer des chiffres sous-estimés.

É.B.L.